

24^{es} semaines
européennes
de la philosophie



5 questions à

Arlette Farge et Florence Descamps

Thématique : Transmettre
La mémoire vive des archives

Questions posées par Véronique Chatenay-Dolto
26/11/2020
Citéphilo

Transmettre
édition 2020

Arlette Farge, historienne, directrice de recherches au CNRS, rattachée au centre d'études historiques de l'EHESS, a notamment publié : *Vies oubliées. Au cœur du XVIIIe siècle* (La Découverte, 2019) ; *Paris au siècle des lumières* (Le Robert, 2017) ; *Il me faut te dire* (Les éditions du Sonneur, 2017) ; *La Révolte de Mme Montjean* (Albin Michel, 2016),

Florence Descamps, ancienne élève de l'ENS, agrégée d'histoire, maîtresse de conférences à l'EPHE, présidente de l'association française des archives sonores, orales, et audiovisuelles (AFAS), a notamment publié : *Archiver la mémoire. De l'histoire orale au patrimoine immatériel* (Éditions de l'EHESS, 2019) ; *Les sources orales et l'histoire. Récits de vie, entretiens, témoignages oraux* (Bréal, 2006) ; *Et si on ajoutait l'image au son ? Quelques éléments de réflexion sur les entretiens filmés dans le cadre d'un projet d'archives orales* (Gazette des archives, 2004) ; *L'historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation* (Comité pour l'Histoire économique et financière de la France, 2001

Écouter ce que nous disent les morts, telle est la mission des archives, de la collecte de traces, photos, lettres, documents publics ou bribes privées. Vies héroïques ou mouvements anonymes et collectifs, la recherche historique est ce mouvement toujours recommencé qui porte attention aux vies qui nous ont précédé, minuscules, oubliées comme celles qui occupent le devant de la scène. Arlette Farge, historienne, s'immerge dans l'intimité de vies oubliées qui pourtant bruissent intensément. Florence Descamps, archiviste, poursuit une réflexion sur la mémoire orale avec la conviction que la parole, individuelle ou collective, avec ses accents et ses passions, éclaire et bouleverse notre compréhension de l'histoire.



D'où vient le goût de l'archive, qu'est-ce qui vous anime l'une et l'autre, au contact « de toutes ces vies inconnues – silencieuses – ou sonores – qui peuplent les archives ?

Arlette Farge :

Ouvrir les archives de police du XVIII^e siècle pour s'intéresser, non à la grande criminalité, mais à l'ensemble de menus faits délictueux ou d'émotions populaires traversant la ville de Paris, c'est découvrir un monde inconnu qui n'a laissé aucune trace écrite, faute de savoir lire et écrire. Interrogatoires, témoignages, registres de police tenant à jour « ce qui se dit dans la ville », correspondances des commissaires de police ouvrent sur un monde quotidien que la grande histoire n'a pas retenu.

En ouvrant ces archives, et en les déchiffrant, s'échappe pour qui veut bien les lire, un univers « ordinaire », celui de chaque jour. Un flux de paroles dites, d'interrogations émises, de témoignages déferle devant notre regard, dessinant, de façon souvent précise et détaillées, des morceaux de vie, des situations sociales ainsi que des affects et des sentiments, et tout un imaginaire particulier à ce siècle. L'archive n'est pas silencieuse : grâce à elle, on entend les bruits de la ville, les clameurs publiques, un univers s'ouvre empli de celles et ceux qui traversent de l'aube au soir toutes les rues de la ville. On entend, et on voit aussi en effet, sont souvent décrits les gestes, plus encore (en cas de noyades ou de morts sur les routes ou les chemins de halage) sont transcrits sur registre des descriptions de vêtements, leurs couleurs, les objets et papiers trouvés dans les poches. Au fur et à mesure de ces lectures, un intense paysage prend forme, permettant de plonger au cœur de vies infimes ; celles qui fabriquent l'histoire.

Ces « découvertes » en archives provoquent une véritable émotion à

celui comme à celle qui les dépouille. Pour ma part, face à elles, au lieu de prendre des notes, de résumer les situations, j'ai pris soin de les recopier à la main, de ne perdre aucun mot, afin de « ressentir » l'intégralité des sentiments complexes, parfois contradictoires, de toute cette population que la police a pu rencontrer d'une manière ou d'une autre. Puis vient le moment de l'analyse et du désir de transmettre. C'est un autre travail.

Florence Descamps :

Pour moi qui suis une historienne de l'Etat et de ses administrations au XXème siècle, l'immersion dans les archives écrites – par longues périodes intensives, entrecoupées d'absences étirées – suscite une véritable excitation : celle de la curiosité et du désir de savoir, celle de l'enquête et de l'écheveau à démêler, celle du fil conducteur que l'on tire jusqu'à épuiser toutes les hypothèses... Sur le bureau de la salle de consultation, debout, on commence par dénouer les cordons de la boîte de conditionnement, on extrait 4 ou 5 dossiers gonflés et sanglés d'où s'échappent un ou deux feuillets vite remis en place, on les retourne à l'envers pour commencer chronologiquement par le fond de dossier, on s'assied et on ouvre la première chemise... Il s'en échappe une odeur de vieux papier renfermés, des encres noires, grises ou violettes délavées, des pleins et des déliés d'employés aux écritures modèles, et très vite, dès les années 1920, les premières notes dactylographiées à en-tête, les pelures fragiles et transparentes piquées d'une épingle rouillée (aujourd'hui remplacée par un trombone en plastique), les premières photocopies des années 1970 qui pâlissent de leur acidité et s'effacent déjà ...

On ouvre une fiche, on note la date, le nom du bureau, le commentaire manuscrit ajouté sur le bordereau de transmission, la mention « confidentiel », le coup de tampon, la signature illisible... Derrière le numéro du bureau qui va consolider l'organigramme, surgissent des noms de fonctionnaires, petits, moyens ou grands, inconnus et de toute façon oubliés, aux grades surannés de commis, de rédacteur principal ou de chef de bureau... Ils

« font part », « attirent l'attention », « ont l'honneur de », « confirment », « indiquent », « transmettent », « considèrent », « exposent » ou « attestent », « recommandent » ... Mais qui sont ces gratte-papier ? Sont-ils encore ces ronds de cuir si raillés par Courteline ? Sont-ils ces technocrates anonymes que les officines désignent comme les responsables de tous nos maux ? Quel est leur travail au quotidien ? Quelles sont leurs conceptions du monde ? Quelles sont leurs motivations à agir, quand bien même leur action rimerait avec circulaire, tampon, papier, formulaire ou stylo ? A quoi croient-ils donc (1) ? L'histoire de l'administration, cette histoire grise du pouvoir des bureaux, s'est longtemps contentée des textes juridiques et des archives publiques ; elle recherchait parfois dans les correspondances privées, les journaux intimes et les Mémoires de quoi remplir les entre-lignes de ces existences de papier... Avec les archives orales qui ont émergé depuis le dernier quart du XXème siècle, elle peut désormais s'immerger dans les récits de ces « anonymes » et prêter l'oreille à leurs voix venues du passé.

(1). Charles Bosvieux-Onyekwelu, Croire en l'Etat. Une genèse de l'idée du service public 1873-1940, Editions du Croquant, 2020.



Oral/écrit

Votre essai sur l'histoire des voix au XVIIIème siècle, Arlette Farge, semble dire que les archives silencieuses de la police bruissent de mille voix singulières, audibles à qui veut les écouter. Le développement relativement récent d'une méthodologie de recueil et d'analyse des archives orales que vous présentez dans toute son exigence Florence Descamps, montre pourtant qu'il y a là un pan entier de l'histoire encore à transmettre : celle des témoins, des individus ou des groupes oubliés ou invisibles. Pourquoi a-t-on longtemps négligé l'histoire orale ? Comment a-t-elle finalement pris place dans la recherche ? transmet-elle une autre histoire ?

Arlette Farge

Ce que j'ai appelé Essai pour une histoire des voix au XVIIIe siècle, ed. Bayard, 2009, est d'abord une tentative qui défie la logique habituelle. M'étant rendu compte à la lecture des archives, que le XVIIIe siècle est d'abord un siècle où la parole, la voix, le cri, la lecture orale, la chanson, la conversation rapide, parfois injurieuse, parfois légère ou badine, sont dans les classes populaires non lettrées, des véhicules essentiels de la communication entre individus mais aussi dans le monde du travail, comme dans le lien avec la police, l'Eglise ou le Roi. L'homme et la femme sont « de paroles » et non décrits ; parler fait et défait les vies, provoque des événements. Les voix sont le ciment de la société, celle qui vit dans la rue et ne connaît guère l'intimité. Certes les chroniqueurs comme la littérature ont écrit sur ces bruits assourdissants qui peuplent la ville, mais comment restituer par écrit l'ensemble des sons ? Pourtant les voix font trace et laisse des indices : les voix populaires inquiètent fort les gouvernements tandis qu'ils les fustigent. Chez les élites, et même chez le Roi, on les appelle « le croassement des grenouilles ».

Manquent les voix pour toujours, mais non leur recherche qui peut témoigner de leur présence active, obstinée, créatrice d'événements. Toutes ces paroles, celles des hommes comme celles des femmes et des enfants, ont

un sens, une fonction, contiennent un nombre infini de sentiments (la rage, la colère, la séduction, les larmes, l'émotion, la joie et l'effusion). Toutes ces voix ont de multiples significations ; même enfouies sous le temps, on les entend dans les archives. À les débusquer comme se débusque une absence, l'intelligence s'aiguise pour en faire « récit » ; nécessaire exigence car elles ont aussi construit nos voix d'aujourd'hui, et font comprendre au plus profond les sociétés du passé.

L'histoire des voix ne transmet pas une autre histoire. Elle tente de l'approfondir.

Florence Descamps

L'invention du procédé de l'enregistrement, la conservation du son, les développements du numérique ont permis de fixer les voix de ceux qui ne sont plus et autorisent aujourd'hui, par anticipation et à l'infini, la sauvegarde des voix de ceux qui sont voués à disparaître. Ces archives de la parole, fragiles monuments immatériels dressés contre l'oubli, ouvrent aux historiens du futur les portes sensibles et subjectives des sociétés du XXème et du XXIème siècles. Ce n'est pas à proprement parler une autre histoire, c'est une histoire à granularité plus fine, plus émotionnelle, plus « à l'intérieur »... Car dans ces corpus de récits de vie accumulés, archivés et documentés, on capte les façons de dire et de parler, on reconnaît les parlers des générations, des classes sociales, des professions et des métiers, on distingue l'aisance oratoire et l'art de conter, on note l'ironie d'un bon mot ou d'une anecdote, on perçoit les chagrins, les regrets et la douleur, on entend les mots qui ne passent pas ou qui ne viennent pas, on écoute les silences, on saisit les émotions, les sentiments, les croyances et les convictions, on repère les identités heureuses et malheureuses, on saisit l'épaisseur existentielle des événements vécus...

C'est cette subjectivité de la parole individuelle qui a longtemps rebuté ou effrayé : comment rendre compte du collectif avec de l'individuel ? Comment atteindre l'objectivité avec de la subjectivité ? Dans les archives

orales, la constitution rationalisée de collections de témoignages mis en séries, la notion de corpus, la réintroduction du quantitatif dans le qualitatif, la recherche de la polyphonie des points de vue sont autant de réponses à ces questions méthodologiques, voire épistémologiques...

Mais l'enregistrement sonore ajoute une dimension supplémentaire, qui fait difficulté. Les voix sont là, rocailleuses ou sourdes, claires ou limpides, fraîches ou vieilles, froides ou volubiles, graves ou allègres, impérieuses, hésitantes ou précipitées, didactiques, anxieuses ou émues, toutes distinctes ... Elles communiquent quelque chose de la personne, de « l'empreinte [unique et originale] de la personnalité » pour parler comme le Code de propriété intellectuelle, quelque chose de la vie de l'esprit autant que de la vie intime... Mais comment transcrire tout cela ? Comment restituer les spécificités et les effets de l'oralité, du ton, de l'accent, de la prononciation ou de la diction ? On a beau recopier mot à mot, conserver les interjections, ajouter des points de suspension, des points d'exclamation ou d'interrogation, introduire des tirets ou des signes diacritiques, aller à la ligne, couper les hésitations ou au contraire les laisser scrupuleusement, réécrire, réécouter encore, rien n'y fait, quelque chose demeure inscriptible. Mais alors comment analyser ce qui peut seulement s'écouter ?



Que reste-t-il des événements historiques ? Si l'on s'attache à la multiplicité des voix, aux bribes, à ce qui est invisible ? Arlette Farge vous citez Pierre Laborie, historien qui a renouvelé la définition de l'évènement en histoire. Que nous transmettent les historiens lorsqu'ils ou elles ne s'attachent pas aux grandes dates, aux tournants et aux ruptures ? Comment les individus singuliers contribuent ils aux évènements ?

Arlette Farge :

La question se pose à l'évidence, et loin de moi, l'idée d'éloigner les grands événements ou la chronologie qui tissent notre histoire. Mais comment ne pas reconnaître que l'histoire est imprévisible, et que la linéarité qui lui est trop souvent imposée ne sait guère absorber l'ensemble des relations sociales, le « ressenti » des individus, les contradictions émises par des groupes sociaux ou même la manière dont les individus par leurs paroles disent énormément sur leurs affects, leurs imaginaires et toutes leurs formes de pensée. Or, c'est bien tout cet univers qu'il faut savoir déchiffrer et analyser pour comprendre l'ensemble des événements religieux, sociaux et politiques du XVIII^e siècle.

Les mots dits, les courts récits rapportés par les greffiers et les embryons d'explication balbutiés sont des événements. Dans ces discours que l'on dit abusivement « être de peu », tenus malgré la peur, la honte ou le mensonge il y a « événements », parce que, même en bribes, ce langage charrie des essais de cohérence voulus par celle ou celui qui a proféré ces réponses. C'est aussi cela l'histoire : la façon éclatée et diverse avec laquelle les individus la construisent jour après jour, même ceux qui sont les plus pauvres. Les mots sont porteurs du présent, issus du temps vécu, de l'avenir espéré comme de la mémoire. Toutes ces paroles éparses donnent à voir, avec verve ou maladresse, conviction ou crainte, la complexité des relations sociales à l'intérieur des structures dites politiques de la cité. Ainsi peut-on pénétrer, grâce aux mots dits, par ces « vies minuscules » dans la multiplicité des mouvements vivants à l'intérieur

d'une société. Défendre cette multiplicité « d'histoires » racontées et les faire saisir par l'histoire, c'est s'astreindre à montrer comment l'individu constitue son propre agencement avec ce qui est structurellement, socialement et politiquement mis à sa disposition.

Il y'a là sans doute une vision du monde, une ontologie de l'actuel, l'inquiète ténacité de ne jamais rien immobiliser par un discours de surplomb. Affirmer que « l'événement » se tient aussi dans ce maquis d'innombrables paroles dites ; à nous de le déchiffrer et de construire avec ce que fut la conscience d'une époque dans ses continuités et discontinuités, ses valeurs, ses ruptures et l'étourdissante multiplicité de ses affects comme de ces types de rationalité, ainsi que ses stratégies individuelles et sociales. Reste encore les non-dits et les silences qui ont leur intelligibilité propre comme a pu le souligner Pierre Laborie, à présent disparu, dans son travail si précis sur l'événement et le silence sous l'Occupation par exemple.

Florence Descamps

Les événements sont omniprésents dans les archives orales, surtout si elles sont fabriquées par des historiens. Je dirais même qu'elles font la trame du récit de vie : les événements micro-biographiques de la vie individuelle et familiale de l'interviewé (naissance, voyages, déménagements, scolarité, apprentissage, service militaire, premier travail, changements professionnels, chômage, reconversion, engagements sociaux et politiques, mariages, naissances des enfants, accidents de la vie etc.), les événements à l'échelle locale (village, usine, quartier, territoire etc.), les événements « sectoriels » ou institutionnels (rachat, fusions, délocalisations, transformations, mouvements sociaux, manifestations, réformes, innovations etc.), les événements nationaux (guerres, élections politiques, changements mondiaux, révolutions, crises sociales ou économiques, grèves, catastrophes naturelles, attentats etc.)...

Ce qui est nouveau avec les sources orales enregistrées, c'est qu'on peut espérer à travers les récits des individus ordinaires saisir « de l'intérieur » leur ressenti face à ces événements multidimensionnels qui les ont affectés ou saisis. Comment ont-ils vécu ou traversé ces événements ? Comment les nomment-ils ? Quels récits en font-ils ? Quel sens (ou non-sens) leur donnent-ils ? Et de façon plus générale, au travers de ces événements qui marquent l'écoulement du temps, comment les individus comprennent-ils le fonctionnement des « systèmes » auxquels ils appartiennent ou dans lesquels ils sont pris ? On peut ainsi espérer appréhender leurs « outillages mentaux » (Marc Bloch), leurs

croyances, leurs normes d'action, leurs calculs, leurs intentions, leurs jugements de valeur... C'est une plongée dans la réception subjective d'un événement, à laquelle l'accumulation diffractée de témoignages en série permet de donner une dimension collective.



Les humbles, les oubliés, les femmes. L'histoire est-elle un outil d'émancipation ?

L'une et l'autre vous avez contribué à construire une histoire qui fait une place aux humbles, aux oubliés, et notamment aux femmes. Votre article Florence Descamps sur les femmes cadres au ministère des finances nous rappelle que l'accès des femmes à l'égalité des droits est récent, fragile, bref qu'il reste un combat. Peut-on dire que l'histoire est ainsi un outil d'émancipation ?

Arlette Farge :

Pour être un outil d'émancipation, il me semble qu'il faudrait d'abord que les programmes d'éducation donnent aux élèves cette possibilité. Il existe fortement dans la société une envie de « récit national » qui n'autorise guère à se départir de sa linéarité, comme si l'histoire était un long ruban se déroulant sans brisures ni disruptions. Par ailleurs, il reste étonnant de voir que l'ensemble de la population, s'il connaît la chronologie, n'a jamais (ou presque) eu contact avec ce que nous appelons la vie ordinaire, le quotidien et le ressenti des anciens. C'est pourquoi la transmission du savoir historique est absolument nécessaire : elle implique de se tourner vers le passé (dans son intimité) pour explorer le présent. Être historien, ce n'est se tourmenter de ce qui fut, de le réinterroger pour approfondir notre relation à aujourd'hui.

En ce sens-là, l'histoire des femmes a fait de très grandes avancées, permettant, me semble-t-il, aux jeunes générations de se l'approprier, pour mieux lutter pour l'égalité entre les sexes et le refus de la domination masculine.

Dans d'autres domaines concernant les groupes sociaux les plus humbles ou démunis de culture il n'est pas encore certain – à mon avis – que l'histoire ait encore fait d'énormes progrès. Pour ces sujets, elle se heurte sans aucun doute à une sorte de tabou (en train de tomber peut-être), celui de la sensibilité ou de l'émotion de l'historien. Considérée comme faussant le récit historique, cette approche sensible des humiliations, de la misère, des phénomènes d'exclusion

est parfois soupçonnée de misérabilisme. Ce qu'il n'a pas à être, car quoiqu'il en soit, quand on se plonge dans les archives, on ne peut que s'inscrire à l'intérieur de vies jamais racontées autant aux prises avec la sensorialité ambiante, festive ou libertine qu'avec les désespoirs et les colères de celles et ceux méprisés par les élites et par leur Roi.

C'est dans le cadre (peu simple) de l'écriture de l'histoire par l'historien que peut ou non se révéler la possibilité d'une émancipation, ancrée dans tous les affects du passé et du présent.

Florence Descamps :

Emancipation ? Ce serait aux concernés de le dire. L'histoire orale a de fait dès ses débuts dans les années 1970 revendiqué cette ambition de donner la parole aux « oubliés » de la Grande histoire et de leur restituer leur qualité d'acteurs historiques. A-t-elle atteint cet objectif ? Quoiqu'il en soit, depuis quarante ans, elle a incontestablement contribué au renouvellement des objets de recherche en histoire contemporaine : les humbles, les exclus, les minoritaires, les victimes, les anonymes, les femmes, les gens ordinaires... Le compagnonnage des sciences sociales est venu lui prêter main-forte dans cette orientation contestataire.

Mais peut-être plus encore qu'à des effets d'émancipation, on pourrait dire que l'invention de l'histoire orale a donné lieu à d'autres usages du passé, et notamment à des appropriations en vue d'obtenir la reconnaissance par la collectivité. En effet, fruit du grand tournant patrimonial et mémoriel, la constitution de corpus d'archives orales, au ras du terrain, à l'échelle locale, au gré des associations de collectage et des institutions patrimoniales (musées, archives, parcs régionaux, ethnopôles, centres d'interprétation, collectivités locales) a fait du recueil des témoignages oraux un outil de reconnaissance pour les groupes sociaux qui s'en sont saisis. Mémoire et patrimoine ont désormais partie liée. Qu'il s'agisse de la sauvegarde d'une langue en voie d'effacement ou de la mise en valeur d'une vallée oubliée, de la commémoration d'une usine et de sa communauté ouvrière congédiée, de la conservation d'un

quartier en cours de réhabilitation, d'une exposition permanente sur un événement historique tragique, de la commémoration d'une figure politique locale ordinaire ou de la reconnaissance de la contribution de tel ou tel groupe social à la vie de la Cité, chaque collectivité, chaque territoire peut désormais mettre en œuvre des politiques de mémoire et construire sous la forme d'un corpus de témoignages oraux un micro-panthéon local à ses héros ordinaires...



Récit historique et fiction

Quand vous restituez le grain des voix,
la singularité des vies, qu'est-ce qui
différencie ce travail d'historienne du
récit d'une romancière ?

Arlette Farge

Restituer le grain des voix, la singularité des vies, c'est, en histoire, apporter et transmettre aux personnes d'aujourd'hui la faculté de penser autrement les sociétés passées, de les penser au cœur de leurs comportements, de leurs désirs, passions ou désespérances, les remettre enfin dans un contexte permettant de comprendre qu'une société n'existe pas que par ses structures, mais qu'elle est le résultat des activités, pensées, paroles de celles et ceux qui justement n'ont jamais la parole. Jamais cet effort de transmission des vies humbles et oubliées ne peut devenir un « roman ». Pour ma part, écrire une fiction à partir de ces interrogatoires et témoignages de police au XVIIIe siècle seraient une trahison. Il n'est pas question de « romancer » des vies qui, de fait, si fortement parfois, ont laissé des traces, ont inscrit leurs ombres ou leurs lumières dans le déroulement des sociétés qu'elles habitaient. Le roman est une belle aventure qui sert l'imaginaire, la poésie et tant d'autres choses qu'il n'est point la peine de prouver. L'histoire dans le récit des vies oubliées, est une façon de tenir compte d'elles, de leur rendre des comptes, de leur donner une place qui ne leur fut pas reconnue, celles d'être sujettes de l'histoire.

On ne ressuscite pas les morts en les retrouvant dans les archives mais on leur donne la part de vérité qu'ils ont rarement reçue et qui nous concerne encore aujourd'hui. Certes, en ce moment, littérature et histoire s'approchent et se désapprochent dans certains ouvrages, pour le meilleur comme pour le pire. Il n'en reste pas

moins, pour moi, que la mise en contexte historique de ces vies (qui peuvent nous paraître « romanesques », mais c'est un autre problème) est essentielle. Cette mise en contexte, cette prise en charge de ces « vies minuscules » doit alors être servie par une écriture, qui ne les transcende pas comme le ferait un roman, mais développe, décrit au plus près possible les éléments de vérité, pose ses mots en prêtant attention à être aussi proches d'elles qu'éloignées d'elles par la distance entre passé et présent. Écrire l'histoire peut prendre des formes souples et mouvantes, s'essayer au rythme des événements passés et à leurs mélodies pour transmettre des réalités trop peu connues. L'histoire n'est pas une fiction, mais entendons-nous bien, elle n'est pas non plus l'exact copie du réel. Son champ est d'être au plus proche de la véridicité des événements et des multiples sensibilités qui habitent les corps de ceux qui ont vécu en elle, autrefois.

Florence Descamps

Pour ma part, je répondrais par une pirouette en empruntant à Paul Veyne sa phrase célèbre (Comment on écrit l'histoire Seuil, 1971) : « L'histoire est un roman vrai ». Au sens où j'ai toujours trouvé que les vies et les « intrigues » que l'historien exhume des archives, qu'elles soient écrites ou orales, sont toujours plus romanesques que celles qu'un écrivain peut inventer et fabriquer. Et surtout, elles sont vraies, ce qui procure un saisissement que la fiction ne produit pas de la même manière (elle en produit d'autres) ...

Reste alors à résoudre la question de l'écriture de l'histoire : coller au document, couper, citer (mais comment lorsque la source est orale ?), présenter, introduire, décrire, paraphraser, résumer, analyser, commenter, mettre en scène, imaginer, interpréter, réécrire, ajouter, romancer, s'impliquer, se mettre à distance, se retrancher, s'effacer... Autant de choix pour l'historien, qui sans être romancier, doit bien consentir un moment ou à un autre à se faire auteur.



Depuis près de 25 ans

Depuis près de 25 ans à Lille, dans sa métropole, et dans les Hauts-de-France, dans de nombreux lieux culturels et d'éducation (musées, théâtres, médiathèques, lycées, universités, etc.), CITÉPHILO propose des rencontres, gratuites et libres d'accès (dans les limites imposées toutefois cette année par les règles sanitaires), avec des intellectuels et des chercheurs, issus de tous les domaines de la pensée (philosophes, sociologues, anthropologues, scientifiques, artistes, etc.), autour d'un livre ou d'un thème. En cette période troublée entre toutes, où nous oscillons entre la sidération et les opinions réversibles, il est peut-être plus utile que jamais de venir partager le travail et les questions de celles et ceux qui prennent le temps d'une élaboration patiente et rigoureuse de leur pensée.

Écouter, lire, comprendre, c'est ce que propose CITÉPHILO à chacun.e en vue de résister à la passivité comme à la facilité, d'éclairer notre expérience présente, individuelle et collective, et de promouvoir le plus largement possible une citoyenneté exigeante.

Arnaud Bouaniche, président de PhiloLille

www.citephilo.org



Photo : © Photo de Samuel Buton
prise lors d'une résidence à Naplouse :
«Portons nous bien», par la compagnie
XY.